

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

15^e ANNÉE.

N^o 8.

AOUT 1872.

Réflexions inspirées par l'étude de diverses écoles philosophiques.

NÉCESSITÉ DU SPIRITISME.

L'école positiviste se borne à l'étude des phénomènes appréciables; elle rejette comme inutiles toutes les origines et les causes finales; elle croit en acceptant ce parti pris, être dans la voie du progrès. Cette école prétend aussi, que l'homme à l'état de virilité ne peut accepter que le connu; que celui ou ceux qui s'arrêtent à la théologie, à la science qui traite de Dieu, sont des êtres à l'état d'enfance sociale.

Cela ne peut être vrai, puisque les facultés de l'homme sont harmoniques et collectives, et nous ne pouvons juger les facultés, d'après la nouvelle échelle des manifestations morales découvertes par Auguste Comte, ce serait leur appliquer une mesure qui ne peut leur convenir; pour nous spirites, de grands savants, de grands esprits tels que Kepler, Humphry-Davy, Newton, Faraday, Humboldt, Allan Kardec, Jean Raynaud, etc..., ne sont pas restés de grands enfants, pour avoir pendant leur existence toujours été des hommes religieux; mais il est des novateurs qui aiment à prendre la cognée pour abattre tout ce qui dépasse certaines limites; qui veulent élaguer tous les mouvements en avant de l'Esprit humain sous le prétexte de liberté; tels sont Auguste Comte et ses disciples. Les mathématiques ont fourni l'exactitude à ce hardi novateur, mais en faisant son œuvre étroite, en ne lui permettant pas de couler dans une seule et même forme le cadre des sciences, ce chef d'école n'a pu opposer une barrière infranchissable à nos aspirations vers la conquête du domaine invisible.

Cette méthode positiviste et son emploi exclusif trouvent devant

eux tant de choses complexes, qu'ils ne peuvent suivre longtemps des procédés rigoureux à l'absolu ; ils présentent des travaux très précis, très serrés, des observations trop déliées, et les chefs d'école de pays divers, tels que Stuart-Mill, Bain, Spencer, Taine, en sont arrivés à établir forcément et rigoureusement certaines définitions ou formules nouvelles, qui ne sont ni plus vraies ni plus claires que les anciennes tout en étant plus réalistes. Voici des exemples tirés du livre de M. Taine sur l'intelligence : « Les facultés sont la possibilité permanente de certains événements, sous certaines conditions et la nécessité permanente des mêmes événements, sous les mêmes conditions, plus une complémentaire, tous ces événements ayant pour caractère distinctifs d'apparaître comme internes. » « Le moi est une série d'événements et d'états successifs qui nous apparaissent comme intérieurs, » etc... Nous recommandons ces définitions si claires aux auteurs nébuleux, aux adorateurs des néologismes, à tous les incompréhensibles de notre époque.

Nous préférons cette définition des vrais matérialistes : « La matière est tout ce qui est. » C'est brutal, mais franc ; au moins nous ne nous perdons plus ici dans un dédale de vaines et subtiles finesses, les conséquences en sont immédiates ; pour eux selon les prémices matérielles, s'épanouissent les phénomènes intellectuels ; dans les lobes ou divisions cérébrales, chacune de nos facultés ayant un casier spécial, selon les altérations des tissus organiques, l'intelligence se ferme, se diminue, pour atteindre le délire ou la folie, etc... Le nerf est le seul agent de la volonté, il agit sur toutes les fonctions. De ces faits immédiats, prétend le matérialiste, ressort l'idée d'une association, d'un dualisme manichéen (hérésie qui admet deux premiers principes), dans lequel la capacité du cerveau se proportionne au progrès de la civilisation, en marquant les différences sociales.

Nous répondrons à ces conclusions, que rien ne poussait la matière à l'unité et qu'il lui était indifférent de se morceler ou de s'additionner ; elle eût pu, comme les animaux primitifs ou animales, s'arranger d'appareil isolé, tandis que la vie organique est l'instrument nécessaire à l'intelligence, dont la tendance est d'avoir une machine plus parfaite pour ses manifestations. Si M. Broca a pu dire que la capacité cérébrale se proportionne au degré de la civilisation, si M. E. Lartet considère et mesure la longévité et l'énergie vitale selon le développement du cerveau, et cela d'après ses recherches sur le cerveau des animaux de l'époque tertiaire,

c'est que, pour l'intelligence, l'unité est un besoin absolu et que ce moi qui se choisit une combinaison, impose ses exigences aux éléments qui lui sont subordonnés.

L'équilibre est la propriété de la matière ; pas un atome n'est perdu sur la terre, malgré des transformations sans cesse renouvelées. Mais, l'idée naît, elle abonde, elle disparaît ; l'Esprit progresse, il aime la liberté, tandis que la matière toujours la même depuis les temps préhistoriques, permet les découvertes scientifiques de tous ordres, elle permet l'affirmation. Par la volonté, nous changeons, nous violons les combinaisons matérielles, nous faisons de l'arbitraire avec elle, et, les matérialistes invoqueraient-ils en vain les raisons inaperçues qui nous dirigent, il n'est pas moins vrai que la détermination d'un choix prouve une intelligence ; nous choisissons, nous hésitons, rien ne peut atténuer ce fait important.

On nous dira que cet insecte ailé qui butine sur chaque fleur est une résultante des forces de la nature ; mais, les lois capables de le former, prouvent autant que l'insecte lui-même, car il n'y a pas de hasard dans la nature. Le compositeur d'imprimerie, qui prendrait au hasard dans ses casiers, ne pourrait faire une page lisible, s'il n'avait préalablement placé un à un et avec méthode, les caractères qui se rapportent à l'idée à représenter.

Non, les hommes n'ont pu faire et ne feront jamais un papillon ; nul parmi eux n'osant réclamer cette création, il y a évidemment en dehors de la matière une pensée invisible, très intelligente et toute-puissante.

L'action de Dieu, son intervention dans tout ce qui nous entoure, est une idée qui répugne à la science ; la notion du Dieu unique lui déplaît moins. Lorsque le Spiritisme repousse à priori le surnaturel, non-seulement il défend la science, mais il vient affirmer que les règles primordiales sont toujours les mêmes, et que Dieu a créé la stabilité pour les forces mécaniques ou dynamiques qui régissent l'univers. Le Spiritisme affirme aussi que la matière est soumise au travail de l'intelligence, l'homme pouvant à son gré détruire une montagne, abattre une forêt, changer un cours d'eau, et que tous les êtres ses prédécesseurs, lui ont transmis leurs instincts et leur intelligence acquise, après avoir laissé sur la terre la trace d'un travail utile et raisonné. Le sable des mers n'est-il pas une preuve surabondante de l'œuvre immense des petits êtres microscopiques qui l'ont formé exclusivement ? l'homme ne modifie-t-il pas les espèces animales et végétales, n'en augmente-t-il pas artificielle-

ment la multiplication ; n'atteint-il pas les manifestations morales de la vie, en entrant dans son domaine ? etc., etc. Tous ces résultats nous prouvent cette vérité : c'est que l'art, la poésie, la conception, l'empire si vaste du domaine moral, ne peuvent être les humbles sujets d'un organisme, et le Spiritisme a cent fois raison de venir nous prouver l'existence d'un monde immatériel, monde de l'erraticité, qui, selon Allan Kardec, *contient aussi bien les humanités que le gland contient le chêne.*

Nos savants ne jugent que d'après une vie humaine, tandis que Dieu a pour lui le temps ; ajoutons que le temps est une idée, car rien ne le rattache à la matière, qui, au contraire, se combine ou se désagrège ; les êtres organisés disparaissent, se succèdent, revivent, l'Esprit seul est comme le temps, une fois créé, il existe quand même, il est éternel.

Cette vérité est tellement évidente, que la science actuelle adopte une doctrine, celle *de la continuité*, c'est-à-dire celle où chaque être passe successivement par tous les états intermédiaires de la vie. Dans l'examen de toutes les activités qui coopèrent à la vie d'un globe, au nom de la science même, il faut reconnaître que l'homme a fait quelques pas sur l'immense échelle qui relie le plus petit des êtres à Dieu ; et, comme rien ne se fait par bonds ni éclats dans la nature, il faut savoir juger, non par le résultat d'une vie humaine, mais par une longue série d'existences occupant une époque millénaire. Si la *continuité* est l'évidente vérité dans le domaine matériel, comment se peut-il que, dans la série intelligente, série supérieure et précieuse, *la continuité* puisse ne pas exister et se déduire également à l'aide de formules rigoureuses ; le vide n'existe nulle part et rien ne nous permet de supposer que l'organisateur suprême en ait laissé un entre l'homme et lui, deux quantités, qui comparées entre elles, nous montrent qu'elles n'ont pas une commune mesure.

Le Spiritisme nous prouve que ce vide apparent est habité par des intelligences plus ou moins avancées, jouissant de la liberté et d'une puissance relative, et précisément c'est parce que ces êtres sont intelligents, qu'ils savent et peuvent.

Si, d'autre part, nous considérons les méthodes artificielles avec lesquelles nous suppléons aux forces qui agissent en nous et autour de nous, nous leur reconnaissons une parenté avec la nature que nous avons prise pour modèle, et le petit univers dans lequel nous sommes placés est sans cesse modifié par une multitude d'intelligences indépendantes, qui s'exercent à divers travaux en brodant

sur le canevas divin ; le vers à soie nourri dans un appartement, l'oiseau élevé en cage, ressemblent identiquement à ceux qui ont vécu dans la forêt, il en est de même pour la pisciculture, pour l'eau artificielle puisque l'on a simplement modifié, sans toucher aux lois générales.

Ces actes divers impliquent la liberté et, nous le savons, il n'y a pas de liberté sans intelligence ; naturellement, l'homme agit aussi ou bien ou mal, en vertu de son libre arbitre. Dieu lui-même n'eût pu supprimer le mal, puisqu'il est une des forces nécessaires au progrès et à la liberté, et qu'il eût été injuste de sa part de supprimer la liberté ; si les conséquences de la vie matérielle mettent l'homme, ce roi des êtres organisés, et l'intelligence, son plus bel apanage, à la merci de certaines circonstances, c'est que, dans les profondeurs de la vie organique, la mort naît avec la vie, elle est une des combinaisons divines qui créa le changement, comme régime de la machine vitale dont les dispositions ingénieuses présentent le principe accéléré d'une destruction lente et continue. Les espèces, les individus doivent passer, puisqu'ils n'ont pas les éléments nécessaires à la durée permanente ; et le plan primordial du grand organisateur étant que la matière organique dût servir de nourriture à tout le règne animal, inévitablement et pour obéir à ses vues pleines de sagesse, les espèces se sont dévorées et se dévorent entre elles.

Aussi l'homme se sent-il gêné dans cette étroite impasse ; ses sentiments intimes sont froissés par cette apparente contradiction d'un être aux instincts supérieurs, aux prises avec cet inconnu qui l'étreint ; en tout, il trouve une désolante inégalité ; s'il aime, ses affections sont atteintes par la mort, cette glaneuse qui semble insouciant ; il voit souffrir les siens, et ne peut les sauver de l'incompréhensible. C'est ainsi que l'homme voit disparaître tour à tour ce qui donne une signification à sa vie ; ses souffrances intimes, physiques ou morales sont affreuses, et c'est avec instance qu'il en demande la justification.

Allan Kardec est venu à l'heure voulue, pour donner une réponse logique à ces demandes pressantes, pour raviver l'espérance dans toutes les consciences timorées : il a justifié l'inconnu en le rendant accessible à tous les Esprits, et cela, sans mystères, avec les seules lois naturelles qui gouvernent notre double nature. La logique puissante du maître nous démontre qu'il n'est pas juste de toujours prêter à Dieu notre propre sagesse, chose grave avec la-

quelle on le fait intervenir dans tous nos actes, dans toutes nos mesquines combinaisons ; cette ingérence est sans doute grandement motivée, mais il ne faut pas plus nier sa présence, qu'il ne faut indifféremment mêler sa puissance à toutes choses. Dieu se manifeste par des faits, par eux nous nous éclairons si nous savons rejeter tous les préjugés et toutes les idées préconçues, ce qui doit nous engager à ne pas le regarder ni comme un être passif devant un état de choses normal, ni comme un être impassible et immanent (comme le disent les théologiens de *l'acte qui demeure dans la personne qui agit, sans avoir d'effet en dehors*), car l'homme n'est pas la dernière expression des êtres sensibles, le dernier terme des êtres intelligents. La simple logique, en dehors de l'enseignement général et concordant des Esprits, nous prouve qu'il faut un foyer plus ardent aux aspirations qui bouillonnent dans nos cœurs, aux sentiments nobles et élevés d'amour, de justice, de bonté, qui débordent de nos consciences.

Les religions ont rendu dans le passé des services signalés à l'humanité ; mais aujourd'hui, impuissantes à nous prouver l'existence et la grandeur de Dieu, autrement que par la foi et le mystère, elles ont découronné le Créateur, en ajournant sa justice à l'ère de l'éternité, elles ont voulu justifier l'inactivité divine, le repos et la béatitude éternelle. Ces données sont en contradiction flagrante, non-seulement avec les découvertes scientifiques, mais aussi avec le Spiritisme qui prouve ces grandes vérités : Le mouvement continu des âmes incarnées ou désincarnées ; leurs rapports constants par des échanges intelligents de pensées ; l'épuration constante des corps matériels, par l'incarnation des Esprits qui viennent à ce contact donner des forces extensives à leurs pèrisprits.

Si nous avons foi dans la justice de Dieu, ne devons-nous pas nous en rapporter à la doctrine qui nous fournit des explications rationnelles, à celle qui fait triompher la sagesse et la prévision infinie ? qui répond à toutes les objections en ne laissant plus subsister le doute ? Le doute, cet amer breuvage qui empoisonne les meilleures intentions et fait de l'homme l'ennemi de l'homme !...

Il était donc utile de retracer à grands traits les bases sur lesquelles sont assises les diverses écoles ; notre correspondance, nos relations dans toutes les classes de la société, nous prouvent, en dehors de nos convictions personnelles, que les aspirations des hommes éclairés et intelligents se portent vers le Spiritisme. Les prévisions d'Allan Kardec, les promesses de nos guides, se réalisent.

Correspondance.

Nous recevons de notre honorable correspondant, M. le docteur D. G., une lettre intéressante dont nous extrayons le passage suivant :

« Je prends la liberté de vous adresser deux études : 1° *Quid divinum* m'a été suggéré par la lettre du médecin homœopathe, lettre dont je partage toutes les idées ; mais en la relisant dans votre *Revue* de juin, page 165, il me semble que M. D... ne tient pas compte du *Quid divinum*.

« J'ai voulu traiter cette question avec les mêmes idées émises dans mon étude sur les *hommes doubles*, cherchant ainsi à me faire la preuve de la vérité, en l'appliquant à l'étude d'un autre fait spirite : la *maladie*, car tout est Spiritisme dans notre monde.

« 2° Les deux communications si remarquables de Goëthe, page 117, *Revue* de juin, m'ont paru ne pas bien préciser la nature du fluide vital dont il parle. J'ai voulu aussi les étudier avec la même théorie, éclairée par les *Degrés du ciel*, même *Revue* de juin, page 120.

« Je ne vous écris pas ces choses dans l'espoir que vous les publierez ; spirite isolé, je cherche à me rallier à la grande famille, vous envoyant mes pensées non dans un but de vanité, ni pour vous les imposer, ni pour influencer vos travaux. Je vous les envoie pour vous les montrer, vous en faire part ; dites-moi si je puis continuer dans cette voie, et si elles trouvent grâce devant vous, veuillez en faire part... Ne voyez donc que mon grand désir de me montrer à vous tel que je suis et de fraterniser. Je suis dans la même position dont parle Goëthe, tel que ces eaux dormantes qui n'ont point d'issues pour circuler, s'échanger et s'épurer.

« Arrangez mes idées comme vous l'entendrez, en les mettant à la portée de tous. »

Nous publions *in extenso* les remarques sur les deux communications de Goëthe ; le *Quid divinum* viendra postérieurement.

REMARQUES SUR LES DEUX COMMUNICATIONS DE GOËTHE.

Goëthe débute ainsi :

« L'homme possède en lui un élément invisible, qui est l'agent principal de son organisme, et qui se modifie et s'élève, suivant le calme ou l'énergie des passions au service desquelles il l'emploie. »

« On ne peut tout d'abord dire si cet élément invisible, agent principal de l'organisme, est inhérent à l'organisme ou à l'esprit incarné dans l'organisme.

« Néanmoins, en considérant que le calme ou l'énergie des passions au service duquel il l'emploie le font monter ou descendre, — les sollicitations passionnelles étant particulièrement inhérentes à la chair, il semble que cet élément doit plutôt faire partie de l'esprit qui s'incarne.

« Il discute ensuite sur le fluide vital.

« Il ne dit pas si ce fluide vital est l'élément invisible dont il a parlé plus haut, mais il dit que le fluide vital est toujours resté invisible à l'œil observateur de la science.

« Voyons si c'est le même.

« Il définit le fluide vital « un composé de l'ensemble des fluides invisibles que l'homme aspire par tous les pores ; il se tamise, dit-il, en traversant la chair et l'organisme, et prend son mouvement régulier en atteignant le réservoir du sang et en entrant dans le torrent de la circulation, il se masse près de cet endroit ; il se combine avec le fluide végétal qui provient de la nourriture, échauffe le sang, et par une attraction irrésistible attire et lance dans toutes les directions du corps, la vie et le mouvement. »

« A cette définition du fluide vital, on voit qu'il ne fait pas partie de l'organisme, puisqu'il pénètre de dehors en dedans. On voit qu'il ne fait pas partie de l'esprit, puisque venu de dehors, il se mêle au sang, et se combine avec le fluide végétal qui provient de la nourriture.

« Ce ne peut donc être qu'un agent extérieur qui pénètre le corps suivant des lois physiques, et qui se combine au sang suivant des lois chimiques.

« Ce ne peut être que l'air ambiant de notre planète, avec tous les fluides dont il est saturé ; ce fluide vital est à l'organisme ce que la vapeur est à la locomotive. La locomotive sans la vapeur est un corps inerte, mais la vapeur n'est pas le mouvement, n'est pas la force, la puissance de traction, elle n'est pas la distance franchie, c'est un élément de la machine, voilà tout ; il en est de même du fluide vital ainsi défini, il n'est pas la vie.

« Passons sur les conditions de tempérance et de propreté nécessaires à l'action du fluide vital, ce que personne ne contestera.

« L'importance de ses conditions, du reste, ne fait que me confirmer dans l'idée que ce fluide vital est l'air qui nous entoure.

« Mais plus loin il dit :

« Dans la tête, le fluide vital habite les cellules où sont pour ainsi dire scellées les fibres des sensations; il s'y opère une sorte de triage par l'intelligence de l'homme. »

« Ici j'avoue que je ne comprends plus. Comment ce fluide vital qui pénètre dans le sang, se combine avec lui, répand la vie et quelle vie? la vie végétative, la vie des cellules; comment ce fluide-là peut-il habiter les cellules des sensations? Je comprends qu'il y arrive avec le sang, qu'il les nourrisse; mais qu'il y habite? Non.

« Ou ce fluide vital n'est pas ce que nous avons cru, l'air ambiant, ou il n'habite pas les cellules de sensations en passant par le sang.

« Ce n'est pas le fluide vital, air ambiant, parce que l'intelligence ne peut y faire un choix, ce n'est que par les maladies qu'il produit qu'on est appelé plus tard à assainir l'air (épidémie, fièvres paludéennes, etc.).

« Dès le début, nous avons observé que l'élément invisible qui est l'agent principal de l'organisme, devait plutôt faire partie de l'esprit.

« Alors je demande pourquoi Goethe se sert d'un même terme pour exprimer deux choses différentes?

« Examinons cet élément invisible comme faisant partie de l'esprit, et aidons-nous de la remarquable communication des *Degrés du ciel*, page 186, au milieu, *Revue* de juin, nous lisons ceci :

« Les passions, monopole apparent de l'humanité, ne sauraient être considérées comme un caractère inhérent à la nature humaine, mais bien comme des symptômes des maladies de l'âme, *maladies essentiellement curables, dont le traitement est du domaine de la philosophie*, et dont la disparition amène infailliblement le règne de la vertu. »

« Alors je comprends la nécessité pour l'intelligence de faire un choix, mais je ne vois pas la nécessité pour l'intelligence de faire passer son fluide par les pores, le tamiser à travers la chair, le mêler au sang, le combiner avec le fluide végétal qui vient de la nourriture, pour aller se localiser dans les cellules des sensations du cerveau et y faire un choix.

« A moins que ce ne soit là, réellement, le passage du pénétrant pour arriver au cerveau. Mais alors il faut distinguer l'action de l'air, fluide vital, déjà ainsi nommé par la science, de l'action du pénétrant que la science n'a pas encore vu.

« En distinguant ces deux actions, je n'ai plus d'objection à faire ; je vois même dans ce fait, l'explication de ces mots de la Genèse : *le sang c'est l'âme, l'âme est dans le sang.*

« Il est même dès lors plus facile de comprendre ce qu'on appelle en médecine *tempérament, caractère, les rapports du physique et du moral*, car l'esprit doit donner par son péricrân son qualités au sang, et l'on comprend mieux les effets terribles et subits de la peur, de la joie ou de la colère (1). Alors on comprend « cet « élément invisible qui est l'agent principal de son organisation, et « qui se modifie et s'élève suivant le calme ou l'énergie des pas- « sions au service desquelles il s'emploie. »

« En lisant cette phrase dans *les Degrés du ciel* (page 186), Revue de juin 1872 :

« En examinant avec soin ce qu'on nomme improprement peut- « être passion, on découvre pour chacune d'elles un sentiment « opposé qui se trouve localisé, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans « le même point de l'organe cérébral dont les résultats diffèrent com- « plètement, et dont le développement dépend, dans la plupart des « cas, d'une bonne direction imprimée aux facultés de l'enfant (2).

« On comprend dès lors cette phrase de Goëthe :

« Comme dans le ciel vous voyez des nuages sombres et d'autres « de tons différents, de même aussi dans les différentes cellules qui « contiennent les fluides, il y en a de plus clairs, de plus transpa- « rents, il y en a aussi de très foncés qui se trouvent dans les cel- « lules *les plus oubliées de l'intelligence* (3), dans celles que la fibre

(1) On comprend aussi l'effet des passes magnétiques lançant le fluide magnétique (qui n'est autre chose que le fluide péricrân), et le dirigeant à travers les vêtements, à travers la peau.

(2) Voyez-vous dans ces paroles la confirmation de ce que je vous ai dit :

« Organe matériel, pensée faite chair, système nerveux grand sympathique, manifestant par l'instinct cette pensée faite chair, et transmettant la sensation à la moelle épinière, qui la transmet au cerveau et à la cellule correspondant à l'organe matériel, avec les fluides correspondant à sa passion. — C'est ce fluide, que j'ai appelé fluide animal, — qui, dès l'origine, est devenu péricrân, qui s'est fait intelligente en passant par tous les organismes, et en devenant ce que j'ai appelé fluide harmonique, sous l'influence du fluide divin ; il sert réellement à harmoniser l'âme avec le fluide animal, inhérent à chaque organisme.

(3) N'est-ce pas là la peinture du fluide animal, fruit de l'organisme dont je vous ai parlé, de ce fluide animal que le péricrân, intelligenté par le fluide divin, doit transformer ; n'est-ce pas l'âme, avec son péricrân, qui remplit ici le rôle de l'artiste. N'est-ce pas là l'âme qui échar ge constamment son fluide, modifié par le fluide divin, et qui modifie à son tour le fluide animal ?

« des passions bonnes ou mauvaises laisse dans un état latent ; un
« artiste qui combine ses plans et cherche une idée nouvelle, enfin
« celui que son art passionne, a l'esprit constamment tendu vers
« l'objet de sa pensée, afin de la faire éclore ; et de là, résulte
« l'échange continuel des fluides que contiennent les cellules cor-
« respondantes de sa passion.

« L'homme dont l'intelligence est encore bien voilée, offre une
« différence extraordinaire dans les mouvements des fluides de sa
« tête, et en tout semblables à ces eaux dormantes qui n'ont point
« d'issues pour circuler, pour s'échanger et s'épurer. »

« Le travail de l'intelligence est celui du progrès. Une pensée
en fait naître une autre (*les Degrés du ciel*), toutes émanent de Dieu,
elles doivent éclairer l'univers, et c'est en raison de l'éloignement des
mondes qu'elles les pénètrent plus ou moins. Mais comme la loi du
progrès, d'origine divine, est immuable, tous les mondes doivent s'as-
similer un jour ces qualités, et ce serait blasphémer que d'avancer
qu'il peut y avoir des êtres condamnés à la privation perpétuelle de
la lumière divine. !

« Que nous reste-t-il donc à faire ? Voyez la fin de la communica-
tion des *Degrés* :

« A vous maintenant, habitants de la terre... à vous d'user de
« votre libre arbitre pour commencer une guerre incessante et
« acharnée aux passions, ces taches imposées à vos âmes par la ma-
« tière, à vous de tenter l'extirpation de ce mal dont vous devez
« triompher tôt ou tard.

« A vous surtout, âmes privilégiées, à qui Dieu a permis d'en-
« trevoir la lumière, à vous de les répandre à pleines mains.

« Ne perdons pas de vue, que c'est à notre charité qu'il appar-
« tient d'effacer les lignes de démarcation qui seules s'opposent au
« règne de la vertu... »

« Tout ce que nous avons reçu, nous l'avons reçu gratuitement,
donnons-le gratuitement.

« Voilà la vraie vie. »

LETTRE DE MADAME ÉMILIE COLLIGNON

Chers messieurs,

Je reçois à l'instant un billet de cent francs. L'anonyme qui veut
bien prendre une si généreuse part à notre œuvre, me demande de

vous accuser réception de l'envoi, ce que je m'empresse de faire, en vous priant d'exprimer toute ma reconnaissance à ce frère... ou cette sœur en croyance.

Veillez aussi recevoir et faire agréer aux membres du comité directeur, mes remerciements pour la publicité que la *Revue* a donnée à notre projet d'école. Si nos frères le prennent à cœur, il réussira et j'en serai d'autant plus heureuse, que l'idée pourra prendre racine sur d'autres points.

Aimons-nous, soutenons-nous, « faisons aux autres ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous », et notre chère doctrine aura bientôt envahi et régénéré le monde ; nous aurons ainsi prêché d'exemple, seule manière efficace de faire des adeptes sérieux.

Adieu messieurs et frères,
Émilie COLLIGNON.

VARIÉTÉS

—
Un Phénomène d'apport.
—

(Tiré des *Annali dello Spiritismo.*)

TRÈS CHER FILALÈTE,

Je vous ai promis de vous tenir au courant des phénomènes spirites qui surgiraient à Florence, je tiens ma parole.

Un de mes amis, M. P... L..., spirite des plus convaincus, et personne universellement connue pour son honnêteté et son savoir, se trouvait un matin avec un officier de notre armée, jeune homme instruit et vaillant, qui s'est distingué par son courage dans toute la campagne d'Italie ; mais qui est matérialiste jusqu'à la moelle des os. Voici ce qu'il m'écrit.

« Dans notre conversation, divers arguments sur la vie future me furent opposés par l'officier, qui mettait en position toutes ses batteries, pour la nier résolûment et en rire le plus possible ; quand il eut usé toutes ses munitions, je répondis :

« — Mais comment peut-on être matérialiste, quand on a, comme à notre époque, les preuves les plus évidentes de la vie future ?

« — C'est bien facile à dire, lui riposta l'officier.

« — Je le soutiens, les preuves sont faites et très sagement.

« — Mais par quel moyen, s'il vous plaît ?

« — Avec le Spiritisme.

« — Ceci est à voir. Quoi ! vous croyez au Spiritisme ?

« — Et précisément j'y crois, je soutiens que les preuves de la vie future sont faites.

« — Je ne me serais pas attendu à cela ! Vous moquez-vous de moi ? Parlez-vous sérieusement ?

« — Sans doute, je crois au Spiritisme et à toutes les manifestations.

« — Au dix-neuvième siècle, vous croyez à cela ?

« — Comme vous croyez à la chimie : en étudiant le Spiritisme, en faisant des expériences.

« — Et vous avez fait de véritables expériences ?

« — Sans aucun doute ; les expériences ont été tout particulièrement la cause de ma profonde conviction.

« — J'aimerais bien, riposta l'officier avec un rire sardonique, assister à vos séances.

« — C'est la chose la plus facile du monde.

« — Et de quelle manière ?

« — Il faut vous faire admettre dans un cercle spirite.

« — Savez-vous à qui il faut s'adresser ?

« — Mais désirez-vous assister à quelques expériences ?

« — Vous-même, n'avez-vous pas fait naître ce désir ?

« — Serez-vous disposé ce soir à m'accompagner ?

« — Bien volontiers.

« — Très-bien, à sept heures trouvez-vous sur la place du Dôme.

« L'officier fut ponctuel au rendez-vous, mon ami le conduisit de suite, comme il avait été convenu, dans la maison de M. X...

« Ce monsieur est un homme de soixante-dix ans, père d'une gentille et aimable jeune fille, bonne somnambule, très clairvoyante, en même temps médium écrivain mécanique, et médium à effets physiques. M. X.... possède le don de magnétiseur, c'est un spirite très convaincu ; avec sa fille, il obtient des phénomènes surprenants, et ne fait pas de difficulté pour admettre chez lui les personnes de bonne foi ; il veut ainsi convaincre, avec des faits véritables, la plus grande partie des hommes qui les négligent de peur du ridicule.

« Il accueillit, avec une courtoise affabilité M. P... L..., dont il avait fait la connaissance depuis quelque temps, ainsi que l'officier qui l'avait accompagné. La réunion était composée de cinq personnes ; M. X..., le maître de la maison ; sa fille la somnam-

bule; sa gouvernante, M. P.... L....., et l'officier matérialiste.

« Dans le milieu de la salle était une table quadrangulaire très pesante, encore couverte de la nappe. Sous l'impression des mains, elle se leva de terre, ses quatre pieds étant à une hauteur d'un demi-mètre; elle ondoyait, changeait de place, et redescendait doucement sur le carreau. Ce phénomène se renouvela plusieurs fois pendant la séance. Le tiroir de la table s'agitait vivement, il fallut employer la force pour avoir la tranquillité.

« Après ces phénomènes, en un point de la table, on vit la nappe se soulever, comme si un petit doigt l'eût poussée de bas en haut. Bien observé, le nouveau phénomène était causé par un doigt, lequel semblait saillir de la table en se portant tantôt en un point, tantôt en un autre, avec une grande célérité. Le petit comité était impressionné par cette apparition imprévue, il observait en silence les évolutions du doigt mystérieux et moqueur, preste comme un éclair, qui semblait celui d'une main d'enfant, sous la couverture de la table, il gesticulait avec des mouvements rapides. L'officier, qui était le plus voisin du doigt, se sentit toucher, mais ne put le saisir; peu après, une main lui palpa le pouls.

Les phénomènes obtenus dans cette soirée impressionnèrent beaucoup l'officier; en prenant congé de M. X..., il ne savait plus que penser, la réalité des choses vues ne pouvant être mise en doute.

« Le lendemain, dans la soirée, M. X... se trouvant en famille et pensant aux phénomènes obtenus la veille, voulut connaître quelle pouvait être la main qui avait soulevé la nappe. Pour se satisfaire, il magnétisa sa fille et l'interrogea comme suit :

« *Demande.* — Pouvez-vous me dire quelle est la main qui, hier soir, a soulevé la nappe?

« *Réponse.* — L'Esprit qui l'a soulevé est présent ici.

« *D.* — Comment s'appelle-t-il?

« *R.* — Alexandre.

« *D.* — Quelle est la raison qui l'a engagé à se manifester?

« *R.* — L'amour qu'il porte à son frère.

« *D.* — Mais quel est son frère?

« *R.* — L'officier qui était ici hier soir.

« *D.* — Ce frère mort est-il l'aîné ou le cadet?

« *R.* — Le cadet.

« *D.* — A quel âge est-il mort?

« *R.* — A dix-huit ans.

« *D.* — Il aimait donc beaucoup son frère?

« R. — Il l'aimait extrêmement ; il te prie de lui écrire que c'était lui qui le touchait en lui tâtant le pouls.

« D. — Je ne manquerai pas de le satisfaire.

« Quand la somnambule fut réveillée, M. X... écrivit une lettre à l'officier pour lui raconter ce qu'il avait obtenu par l'intermédiaire de sa fille en état de somnambulisme. Ne sachant pas son adresse, il réfléchit néanmoins qu'il pouvait s'adresser à M. P... L... pour la lui faire parvenir. Tranquillisé, il allonge la main pour prendre la lettre et la mettre dans sa poche. Quelle surprise !... la lettre n'était plus là !... Elle avait mystérieusement disparu, les recherches les plus minutieuses furent inutiles.

« Vers le milieu de la même nuit, l'officier rentra chez lui et se retira promptement dans sa chambre. En posant la bougie sur la table, il trouva une lettre à son adresse, et la prit pour savoir si elle ne venait pas de l'un de ses amis de Florence. Cette écriture était nouvelle pour lui. Au lieu de la décacheter et de la lire, il appela la femme de service pour lui demander qui avait porté cette lettre.

« R. — Quelle lettre ? répondit-elle.

« D. — Celle que je tiens dans la main.

« R. — Quant à moi, je n'en ai pas reçu, monsieur.

« D. — Mais, si la lettre est sur la table, il faut bien que quelqu'un l'y ait mise ?

« R. — Je vous le répète, je n'en ai pas reçu.

« D. — Vous perdez la tête ! vous êtes sortie et quelqu'un sera venu.

« R. — Personne, monsieur ; s'il fût venu quelqu'un, comme je ne suis pas sortie, je l'aurais bien vu !...

« L'officier ne fit plus d'interrogations ; il renvoya la bonne et décacheta la lettre. C'était précisément celle que M. X... lui avait écrite il y avait un instant. Son étonnement fut très grand, et il ne savait comment définir ce mystère ; dans la lettre, il y avait la photographie de M. X..., et la preuve que son frère Alexandre mort dans le temps, à l'âge de dix-huit ans, était venu réellement à Florence !... N'ayant confié cela à personne, M. X... ne pouvait pourtant pas le savoir.

« L'officier se décida, pour avoir l'explication de tous ces faits étranges, à aller le lendemain faire une visite à ce monsieur.

« M. X..., qui s'était couché tard, se leva de même le lendemain ; il tira vivement le cordon de la sonnette pour appeler son domestique, faire ouvrir les volets et savoir l'heure ; ce prélude terminé,

et le valet de chambre parti, il s'assit sur son lit pour se vêtir ; jugez de sa surprise en voyant sur le marbre de la table de nuit deux photographies, une petite et une grande ; les ayant prises et observées, il vit le portrait de l'officier, et celui d'une autre personne qui lui ressemblait ; il interrogea toutes les personnes de sa maison, l'une après l'autre, sans pouvoir obtenir un éclaircissement quelconque.

« M. X... très étonné, se vêtit, et à peine avait-il terminé, qu'on lui annonça la visite de l'officier. Il ordonna, avec feu, de le faire bien vite entrer, car sa curiosité était vivement surexcitée. Ils se racontèrent aussitôt ce qui leur était arrivé, et M. X... fut émerveillé, en voyant sa lettre vainement cherchée, entre les mains de son visiteur. Celui-ci fut non moins étonné, en se voyant présenter par son hôte, les deux photographies qu'il conservait précieusement sous clef dans une cassette. Il se demandait qui avait pu ainsi faire cet échange.

« M. X... fit venir sa fille afin de voir clair dans ces phénomènes ; endormie, la somnambule répondit : « Que l'Esprit d'Alexandre, « pour prouver son amour à son frère, avait porté la lettre dans sa « chambre, comme aussi pour mieux prouver sa présence, il avait « échangé les portraits respectifs des deux interlocuteurs. »

Voilà, cher ami, la sincère exposition des phénomènes remarquables pouvant être attestés par plusieurs personnes honorables.

Adieu, votre affectionné,

RINALDO DALL' ARGINE.

Florence, 31 août 1871.

Banquet du journal « l'Avenir des Femmes. »

M. Richer, rédacteur en chef du journal *l'Avenir des femmes*, l'auteur bien connu du remarquable ouvrage : *Lettres d'un libre penseur à un curé de village*, a réuni 150 personnes dans les salons du restaurateur Douix, au Palais-Royal.

M. Laboulaye, qui présidait le banquet, a démontré dans un discours le but et la tendance de la réunion. Après lui, les orateurs des deux sexes ont discuté à leur point de vue ; tous ont insisté sur cette donnée, qu'il y avait lieu de s'occuper du sort de la femme, pour amener un changement dans sa situation.

L'historique de l'école professionnelle des filles a été faite en quelques mots par M. Charles Lemonnier. Racontées dans toute

leur simplicité, les difficultés à surmonter pendant quinze ans de luttes contre de sourdes influences, ont vivement impressionné l'auditoire ; chacun se représentait madame Lemonnier, ce grand Esprit, cette volonté peu ordinaire, s'ingéniant pour fonder sa première école professionnelle ; « Aujourd'hui, ajoute l'orateur, une société parfaitement organisée est à la tête du mouvement, plus de 500 jeunes filles suivent les cours de cinq écoles ayant un revenu de plus de 200,000 francs, et une réserve de 80,000 francs. (Applaudissements.) Je ne sais pour ma part, ce que valent les bénédictions de certaines gens, mais ce que je sais bien, c'est que leurs malédictions ont fait tomber une pluie d'or dans la caisse de notre Société, pluie que nous répandons à flots dans l'intérêt de l'œuvre qui nous réunit aujourd'hui. » (Vifs et chaleureux applaudissements.)

L'orateur a terminé en disant avec émotion que si madame Lemonnier n'était pas présente, nous le devions aux fatigues de la lutte qui ont abrégé son existence.

M. Lemonnier a fait inconsciemment une erreur ; madame Lemonnier n'était pas absente, invisible, elle assistait à ces agapes fraternelles, pour jouir du fruit de son œuvre qu'elle a inspirée et qu'elle inspire encore. Nous avons la certitude qu'elle a dicté à M. Lemonnier les paroles généreuses qu'il a prononcées.

L'émancipation future de la femme ne peut être entendue au point de vue de certains spécialistes qui, dans toutes les affaires publiques, voudraient lui voir prendre une part militante, égale à celle de l'homme. Nous rendant compte du rôle différent des deux sexes, nous désirons que la loi s'élargisse et ne soit plus exclusive ; nous croyons fermement que nos mères et nos compagnes, que celles dont nous sommes heureux d'accepter le contrôle en toutes choses, doivent avoir le droit de participer directement aux avantages attribués à l'homme. Le rôle de mineure est un rôle ingrat, et les positions franches sont comme un vigoureux rayon de lumière dans un paysage.

Élevons progressivement le niveau intellectuel et moral de la foule ; que la vérité pénétrant toutes les consciences, chasse les préjugés et les erreurs séculaires ; alors, seulement, nous aurons vaincu cette résistance inerte, immobile du moyen âge, qui vient s'implanter dans nos lois et dans nos mœurs. Ici, le rôle du Spiritisme est tout tracé, il apprend aux adeptes que, par la réincarnation, cette loi universelle à laquelle rien n'échappe, la personnalité humaine

s'implante tour à tour dans le corps de sexes divers, ce qui implique entre ces sexes une égalité parfaite, une similitude de sentiments que nul ne saurait nier, sans faire injure à nos mères, à nos femmes, à nos filles et à nos sœurs.

M. Léon Richer a terminé la séance en remerciant les assistants de leur bienveillant et actif concours (1).

COMMUNICATION SPONTANÉE D'UN ESPRIT A BOSTON (ÉTATS - UNIS D'AMÉRIQUE.) — IDENTITÉ DE CET ESPRIT, CONSTATÉE A KEMPTON SOUABE (BAVIÈRE).

Banner of Light du 6 avril 1872.

Nous recevons du docteur Hartmann, de la Nouvelle-Orléans, une lettre dont nous extrayons ce qui suit :

« Dans un numéro de votre *Banner*, publié il y a quelque temps, se trouve cette communication :

« Voulez-vous avoir l'obligeance de dire pour moi, par la voie de votre journal, que E. H. Ullmann, de Chicago, désirerait converser avec ses amis et ses parents au sujet de sa vie terrestre ? J'étais banquier dans la ville de Chicago. J'ai perdu la vie par asphyxie, dans le dernier incendie.

« Bonjour, monsieur. — E.-H. Ullmann. »

« Sans prêter attention à cette demande, mais bien pour d'autres faits contenus dans ce numéro, je l'envoyai en compagnie de bien d'autres à mes parents qui résident en Allemagne. Récemment, je reçus de ma mère une réponse ; je prends la liberté de vous offrir un extrait de cette lettre écrite en allemand :

« Il me serait impossible (dit ma mère) de vous décrire mon émotion en lisant votre *Banner of Light*. Vous vous rappelez sans doute ma demande d'il y a un an. Je vous priais de rechercher le domicile du nommé E.-Hermann Ullmann, dont le frère est ici fonctionnaire public. Ce E.-H. Ullmann était parti pour Chicago (Amérique), et ses parents, qui habitent la Bavière, étaient très soucieux sur son compte ; depuis longtemps ils n'avaient pas

(1) M. Léon Richer, 4, rue des Deux-Gares, à Paris, reçoit les souscriptions pour le denier de la femme.

Cette souscription a pour but d'étendre la propagation et l'action du journal *l'avenir des femmes*, et de préparer les réformes contenues dans son programme du numéro exceptionnel à 0 fr. 50, du 7 juillet 1872, où sont insérés *in extenso* les discours prononcés au banquet.

« de nouvelles. En lisant le *Banner*, ils ont dans la communication,
« parfaitement reconnu leur parent, et il est très remarquable que
« cette feuille, publiée si loin de notre pays, soit tombée entre nos
« mains. Soyez assez bon pour chercher chez vous, un médium par
« lequel l'esprit de E.-H. Ullmann veuille se communiquer. N'ou-
« bliez pas, mon fils, d'en envoyer la relation à votre tendre
« mère. »

« Kempton, Bavaria, 10 février 1872. »

D'après nos recherches dans la collection du *Banner of Light*,
la communication dont il s'agit a été obtenue le 30 octobre 1871,
et publiée dans le numéro du 6 janvier 1872.

Remarque. — La société du *Banner of Light* a créé chez elle des
réunions spirites qui ont lieu trois fois par semaine ; des médiums
choisis font les évocations demandées, ou reçoivent spon-
tanément les communications des Esprits ; le *Banner* les insère
à tour de rôle, et comme dans le fait cité plus haut, à l'étranger on
reconnait souvent la véracité de la communication et l'identité de
l'Esprit qui l'a dicté. En Amérique, les lecteurs du *Banner* qui ont
demandé une évocation, retrouvent souvent la réponse dans les co-
lonnes du journal hebdomadaire.

Le *Banner* est un grand journal de quatre pages, sur cinq co-
lonnes, à texte fin et à lignes serrées ; son immense publicité donne
d'excellents résultats, aussi les deux tiers des habitants de l'Amé-
rique du Nord sont spirites, les expériences de tous ordres se
font sur la plus large échelle car les préjugés de la vieille Europe
n'ont pas leur raison d'être, dans ce pays d'initiative, de savoir
et de liberté.

Le cercle du *Banner* est largement secondé par les spirites amé-
ricains qui, voyant le but à atteindre, coopèrent par des dons volon-
taires à cette formidable publicité.

Photographies spirites.

Par W. H. Mumler, 170, West Springfield, street. A Boston (États-Unis).

Messieurs les éditeurs,

Voici les détails relatifs aux deux photographies obtenues par
madame J.-H. Conant médium du cercle du *Banner*, auxquels je
réunis d'autres preuves, très remarquables surtout pour les per-

sonnes qui les ont obtenues. Vos nombreux lecteurs y trouveront une preuve certaine d'une vie future.

Après dix années d'efforts et de vicissitudes, la photographie spirite arrive à l'adolescence; bercée par l'ignorance et le scepticisme, elle a pu fuir la bigoterie protestante et les préjugés, elle existe pour donner la preuve la plus grande de la vie d'outre-tombe. Son grand tort fut peut-être de se présenter avant le temps; des spiritualistes très convaincus des communications spirites, trouvaient ridicule la pensée que les Esprits puissent leur apparaître, ils traitèrent de fourbe le médium qui produisit ces phénomènes, et des personnages élevés, des lettrés en réputation qui n'avaient pas étudié la question, ne voulurent pas en appeler au médium, tant ils étaient prévenus.

Dans toutes les parties du monde, depuis quinze ans, les apparitions des Esprits ont été constatées par des personnes à l'état normal; les phénomènes divers, les Dawenport, les Eddys et récemment les faits de Moravia, etc., ne peuvent laisser douter de la possibilité de reproduire les traits des Esprits.

Le 6 juillet 1871, madame Conant vint me surprendre dans mon atelier, je me préparai immédiatement : à la première épreuve, rien de bien défini ne parut sur la glace, il y avait une empreinte grossière à la place du visage. La seconde tentative fut plus heureuse, la plaque couverte de collodion laissait distinguer : 1° la figure de madame Conant; 2° au-dessus de la tête une main et un bras, et dans la main une fleur; 3° pendant le développement l'autre bras et l'autre main apparurent et, enfin, des fleurs semblaient tomber des mains de l'Esprit autour de madame Conant qui en était enveloppée. La négative séchée, laissa voir la reproduction des trois phénomènes cités plus haut; cette négative fut déclarée, par l'un des meilleurs photographes de Boston, la preuve la plus évidente des manifestations spirites; sous une loupe puissante il reconnut que les fleurs n'étaient pas peintes, mais bien naturelles, elles sont la preuve que ces fleurs ont été tenues en l'air par un pouvoir occulte.

Dans un autre essai, madame Conant est assise sur une chaise, la main appuyée sur une petite Indienne de ses amies, de son vivant nommée Washti; l'Indienne se voit de face, dans ses mains elle tient son arc et ses flèches; pendant l'opération, madame Conant vit l'Esprit en tournant malgré elle la tête à droite, sa main dut presser une main tendue vers elle; cette position imprévue, prise au

moment où se retirait le couvercle du tube, fut reproduite y compris la petite Washti, la favorite du médium, et cela, dans l'espace de cinq secondes.

Le journal anglais *l'Eclectic* de juin 1871, page 764, raconte ce qui suit : « M. C. Warlez de Londres faisait quelques expériences ; il faisait passer dans un tube dans lequel il avait fait le vide apparent, un courant électrique qu'on distinguait à peine, tellement la lueur était faible ; ayant alors pris une photographie, trente minutes après, il se forma sur le négatif un très beau tableau. »

Le même fait peut s'appliquer au portrait de madame Conant et de la jeune Indienne qui furent obtenus en cinq secondes.

Il y a dix ans, en faisant la photographie de M. Alvan Adams, nous eûmes sur la négatif les traits d'un Esprit vu par un médium voyant avant l'opération. Ni M. A. Adams, ni moi, ne connaissions cet Esprit ; depuis le même fait s'est reproduit. Il faut bien, dans ce cas, croire à la médiumnité voyante.

Un gentleman dont je n'ai pas l'autorisation de publier le nom, que pourtant je puis nommer verbalement, vint poser il y a quelques semaines ; pendant que j'ajustais le foyer, je vis au-dessus de la tête du gentleman, un dollar marqué ainsi : §. L'en ayant averti, il répondit : « Je sais ce que c'est. » En développant la négative, au lieu du dollar je trouvai les formes bien dessinées d'une jeune femme, placée debout derrière M. W. ; elle tenait dans sa main, placée au front, une lettre sur laquelle on lisait : Maria !... Le gentleman, très satisfait, posa de nouveau ; la même apparition du premier dollar contraria le jeune homme, mais au développement, le dollar était changé en monogramme ou chiffre formé par S et J ; dans la lettre S il y avait en petits caractères n, e, l, l, ce qui donnait J. Snell. M. W., enchanté, trouvait une preuve demandée, il avait obtenu par un médium de New-York une communication de son vieil ami James Snell, lui recommandant d'aller chez Mummeler, où il conduirait Maria. Je livrai les épreuves, et, rencontrai le gentleman trois semaines après ; il me déclara qu'après avoir évoqué son ami Snell par un autre médium que le premier, son ami avait signé son nom avec le même monogramme.

Voilà donc une preuve bien incontestable de l'immortalité de l'âme et de l'identité des Esprits.

Madame Sawyer, résidente de Boston, place Knéeland, vint dans mon atelier en juin dernier ; je ne l'avais jamais vue. Je lui avais fait prendre une pose ordinaire, mais elle désira se placer

autrement; elle éleva les bras comme si elle eût voulu soutenir quelque chose; sa tête penchée en avant regardait vers la terre. En développant la négative, j'y remarquai la forme d'un homme qui posait un enfant dans les bras de madame Sawyer : c'était précisément ce qu'elle demandait mentalement. Son mari avant de mourir lui avait promis, s'il le pouvait, d'aller lui donner cette preuve de survivance de l'Esprit; le père et l'enfant étaient exactement figurés tels qu'elle les avait connus. Cette dame est vivante, elle peut certifier ce fait.

L'été dernier, M. C. D. Pratt, n° 17, Kingston street, à Boston, vint avec sa fille pour se faire photographier, je fis deux épreuves; sur la première vint une figure d'homme, sur la seconde, les traits d'une négresse. Cinq jours après, M. Pratt vint me voir pour me dire que la figure de l'homme ressemblait à son père, et la négresse à une fille de couleur qui a vécu dans sa famille, une nommée Edna. M. Pratt montrait les deux photographies dans un magasin, chez un ami; un employé homme de couleur, entendant ce récit, déclara avoir eu une sœur qui avait vécu autrefois chez un M. Pratt; en voyant la photographie il reconnut sa sœur Edna.

M. Mumler ajoute : « Je ne raconte ces faits ni par intérêt personnel, ni pour faire une réclame, mais bien parce que ce sont des faits réels et tangibles, propres à convaincre les sceptiques de la vérité de notre belle philosophie et de la certitude d'une vie future. Les desseins de Dieu doivent s'accomplir. » W. H. MUMLER.

(Tiré du *Banner of Light* du 13 janvier 1872.)

POÉSIE

Après la mort.

LE TYRAN.

Eh quoi ! j'existe encore, et pourtant sur ma couche,

Je me vois, sans vie, étendu.

Oui, c'est bien moi, mes yeux sont clos, froide est ma bouche.

O spectacle inouï, réveil inattendu !

Néant que j'invoquai, tu trompes mon attente,

Tu fuis celui qui crut en toi,

Le rêve a disparu ; terrible, menaçante,

C'est la réalité qui se présente à moi.

A vivre condamné, quelle sera ma peine ?

Dans quels tourments le Dieu vengeur
Voudra-t-il me plonger pour assouvir sa haine,
Lui que j'ai constamment bafoué dans mon cœur ?

Mais qu'entends-je ? Que vois-je ? une immense cohue

M'entoure de ses flots pressés.

Quels cris ! quelles clameurs ! on me raille, on me hue,
Moi qui les voyais tous à me plaire empressés.

Mais doit-on mendier les faveurs, le sourire,

Que comme un Dieu l'on encensait ?

On me méprise, moi qu'on chantait sur la lyre ;
On menace celui devant qui l'on tremblait.

Honneurs, pouvoir acquis au prix de tant de crimes,

Vous me quittez, et pour jamais !

O terreur ! faible et nu, j'aperçois les victimes
Que, pour vous conserver, chaque jour j'immolais.

Ces morts marchent vers moi dans leurs sanglants suaires,

Les yeux farouches, pleins d'éclairs ;

Un pouvoir inconnu me livre à leurs colères,
En me tenant captif dans d'invisibles fers.

Et, suprême douleur ! dans cette tourbe atroce,

Parmi ces dogues ameutés,

Au sarcasme poignant, à la rage féroce,
Je vois de vils flatteurs de mes faveurs comblés.

Pendant l'éternité durera ma souffrance !

L'éternité ! quel mot affreux !

Pour des crimes d'un jour, l'implacable vengeance
De là-haut, à jamais poursuit le malheureux.

Pas de pitié pour moi, pas d'espoir ! le délire

M'entraîne dans son tourbillon.

Dieu qu'un jour je niai, sois maudit, tyran pire
Que moi qui quelquefois ai connu le pardon.

Le ciel s'illumina d'une clarté soudaine ;
Un ange apparut, rayonnant.
Son aspect était doux, sa face était sereine ;
Il regardait l'esprit d'un œil compatissant.

« Espère, lui dit-il, Dieu par moi te l'ordonne :
Désespérer, c'est l'outrager.
Le repentir toujours le désarme ; il pardonne
A qui voit ses erreurs et veut s'en corriger.

« Il ne se venge point : la vengeance l'offense.
Il est père, il n'est point bourreau.
Son amour éclairé ne voit dans la souffrance
Qu'un remède pour l'homme et non pas un fléau.

« Tu fus ambitieux, cruel, impitoyable ;
Tu fus sans scrupule et sans frein.
La peine qui l'atteint était inévitable.
Une épreuve nouvelle un jour y mettra fin.

« Le corps est un creuset ; il faut y redescendre
Jusqu'à ce que, purifiés,
Sur l'aile du devoir, notre âme puisse prendre,
Esprit vainqueur, son vol vers les cieux enviés.

« Telle est la loi pour tous, la loi que j'ai subie.
Par ma constance dans l'effort,
J'ai vaincu, tu vaincras ; ne blasphème point, prie :
Le blasphème affaiblit, la prière rend fort.

« L'ange, à ces mots, se tait ; le tyran l'envisage,
Et pour lui, cruel souvenir !
Dans l'envoyé céleste, il reconnaît un sage
Qu'au temps de sa puissance, il avait fait mourir ! »

V. TOURNIER.

DISSERTATIONS SPIRITES

—
Les degrés du Ciel (suite).
—

LE PARVIS DU TEMPLE.

Le parvis du temple est ce point brillant qui marque la limite entre les mondes matériels et les mondes spirituels. O splendeurs admirables de la demeure de l'Éternel ! O merveilles sans nombre qui se présentent aux regards de celui qui, s'appuyant sur une série d'existences bien remplies, vient frapper à la porte des célestes demeures.

Il règne dans ces mondes une température dont vous n'avez pas l'idée, la lumière y brille d'un éclat sans pareil. Mais ce qu'on y trouve de plus remarquable, c'est la représentation de toutes les vertus qui ont servi de marchepied pour y arriver, c'est la mission sublime réservée à tous ceux qui ont le bonheur d'y pénétrer. Esprits protecteurs des incarnés sur le monde d'épreuves, ils jouissent de l'ineffable bonheur d'accomplir des missions dont la charité la plus pure est l'unique mobile ; toujours occupés à surveiller leurs protégés, ils cherchent à leur inculquer la foi en Dieu, base de toute morale, et à imprimer à chacun de leurs actes une direction en harmonie avec les règles de la plus sévère justice.

Quelquefois, ils ont à combattre l'Esprit du mal, quelquefois même ils succombent dans la lutte et voient avec désespoir leurs protégés s'écarter du droit chemin et accueillir avec faveur les conseils perfides de leur éternel antagoniste ; oh ! alors, se voilant la face, à l'exemple de Jésus, ils pleurent sur les iniquités des hommes, et se voient réduits à implorer de la miséricorde divine la grâce des coupables. Rappelez-vous, mes amis, telle grande figure de la Bible, qui peint l'homme aux prises avec la science du bien et du mal, parce que sur votre terre, comme sur tous les mondes d'épreuves, il est dans la destinée de l'espèce humaine d'avoir à lutter sans cesse. Oh ! bienheureux alors celui qui, n'écoutant alors que la voix de sa conscience, suit la bonne route avec persévérance ; celui-là franchira sans peine les degrés du temple, et jouira du bonheur réservé aux élus ! Ainsi donc, vous qui concourez sur cette terre au même but, adoucir par votre charité mutuelle les épreuves que vous subissez, pénétrez-vous bien des vérités que nous vous apportons. Étudiez Dieu dans ses œuvres, votre Esprit, en s'habituant à ce

qui est beau, s'écartera soigneusement de la route du vice, où tout n'est que mensonge, et qui n'aboutit qu'à des ténèbres profondes. Il suivra, au contraire, le sentier parfois pénible et âpre de la vertu, parce que là seulement est le beau idéal, et parce qu'au terme de la route il trouvera la lumière.

Attachez-vous à être humains, c'est-à-dire à compatir aux douleurs de vos semblables, pour les guérir quelquefois, pour les soulager toujours ; vous aurez alors la bonté, et de cette qualité découlera pour vous la nécessité d'être justes, c'est-à-dire sévères et impitoyables pour vos fautes, indulgents et miséricordieux pour celles de vos frères, auxquels vous prêcherez ainsi d'exemple, ce qui vous permettra de ramener au bercail bien des brebis égarées. Avec ces qualités, avec cette règle de conduite, ah ! nous ne craignons pas de vous le dire au nom du Très-Haut, vous arriverez sans peine aux parvis étincelants du temple de lumière !

L'HARMONIE.

La grande loi des mondes, c'est l'harmonie, ou le *consensus omnium*. On la trouve dans le grand omnivers, où sous le nom de gravitation universelle elle régit la marche des globes. On la trouve également sur cette terre, où l'homme est la base de l'unité d'action. Elle est le point de départ de toutes les sciences humaines, et c'est en s'en faisant une juste idée, qu'on arrive sans peine à en tirer les déductions logiques qu'elles comportent, et qu'on ne risque pas de se fourvoyer dans un dédale inextricable, où ne manquent pas de s'engager tous ceux qui négligent de s'éclairer à leur véritable source, le spiritualisme. — Cette harmonie sublime, vous la voyez exister partout dans les deux règnes. Pas le plus petit animal, en effet, qui ne vous présente un type de perfection, pas le plus mince végétal qui ne vous donne, par l'ensemble de ses fonctions, une idée de l'intervention divine. — Eh bien ! vous est-il donc si difficile de l'introduire dans la société, cette divine harmonie, et de la faire régner parmi vous ? Oui, direz-vous, parce que l'Esprit du mal domine toujours sur la terre, parce qu'il y répand continuellement et avec un redoublement de fureur aujourd'hui son souffle empesté ; parce que, sous le nom d'égoïsme, il a pénétré jusque dans la chaumière du pauvre, et que le grand principe de Satan, *chacun pour soi*, tend à remplacer à tous les échelons du corps social ces paroles du divin maître :

Aimez-vous les uns les autres.

Ah! qu'il est bien temps que toute la phalange des grands messagers divins entreprenne une croisade contre cette lèpre rongeeante. Qu'il est bien temps que le serpent, une bonne fois terrassé, soit relégué dans les ténèbres de la gehenne, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Ces temps sont proches, sans doute, mais nous avons besoin de tout votre concours pour impatroniser la morale que, depuis près de dix-neuf siècles, l'Esprit saint nous a donnée. Ce n'est que quand vous aurez, à force de bons exemples, amené chez vous la charité, et, par conséquent, éteint pour jamais l'esprit de haine engendré par la misère, ce n'est qu'à ce moment que, réunissant tous nos efforts, nous pourrons lutter avec avantage contre l'hydre des ténèbres et lui trancher d'un seul coup ses têtes venimeuses.

Aimez-vous donc pour cette sainte et dernière croisade; entrez hardiment dans la lice, en opposant au méchant Esprit le bouclier d'une vertu inébranlable, et vous serez témoins de l'effroyable chute du démon, et, embouchant à votre tour la trompette sacrée, vous annoncerez, par vos chants les plus sublimes, le triomphe définitif de la vérité.

C'est à vous, spirites, qu'incombe cette grande et noble tâche; ne perdez pas de vue un seul instant les immortels principes inscrits sur votre bannière: *Instruction, Bienfaisance*, et quand vous les aurez fait triompher définitivement, vous aurez assis sur des bases inébranlables les piliers du temple de l'Éternel.

MONGUY, *Esprit familier*.

Pour copie conforme :

D^r REIGNIER (1).

Communications intuitives des Esprits incarnés.

(14 mars 1872. — Médium, M. N.)

Je veux vous appeler à réfléchir sur la nécessité qu'il y a pour les spirites de découvrir le secret au moyen duquel la communication entre incarnés peut se faire. Un avantage immense en résulterait pour le bien-être moral, pour tous les travaux de l'intelligence. Des groupes spirites pourraient par ce moyen, en vertu de la mise

(1) Voir la *Revue* d'avril et de juin 1872.

en contact de leur fluide individuel sympathique, se réunir et malgré les distances travailler ensemble tous présents au même lieu par l'esprit. Des recherches sérieuses, je le sais, sont opérées ; mais il faudrait faire des essais sur une plus grande échelle.

Tous les médiums surtout qui communiquent avec les désincarnés par l'intuition, devraient s'entendre avec quelques personnes sérieuses avec lesquelles ils ont des rapports assez fréquents, pour continuer ensuite avec d'autres personnes un peu plus éloignées. A force d'essais, l'Esprit de l'homme pourrait traverser les distances les plus grandes et à l'instar des Esprits libres des incarnés, se transporter en un clin d'œil sur n'importe quel point du globe, pour communiquer avec un autre Esprit incarné.

Je voudrais qu'il vous fût permis à vous comme à moi, de voir les immenses effets qui peuvent être obtenus par la communication intuitive des Esprits incarnés ; je ne puis que vous engager aux essais, parce que je sais que la réussite les couronne tôt ou tard. Je parle aux spirites en général.

Votre monde est appelé à progresser. Il y en a d'autres qui sont au-dessous de lui et qui n'attendent que le moment où le vôtre avancera, pour gravir en même temps quelques degrés dans l'élévation morale. Mais pour que vous acquériez cet avancement promis, il vous faut absolument découvrir et travailler, par le moyen que je vous indique ; faites-en votre profit.

C'est dans les grands centres surtout que l'on peut pratiquer ces essais par ce que les médiums intuitifs sont plus communs. J'insiste sur cette forme par l'intuition, parce que ce moyen est bien plus sûr que le moyen mécanique, il suppose toujours plus de sympathie entre les Esprits correspondants.

D. — En France ce moyen paraît praticable, mais de peuple à peuple il peut y avoir des difficultés, le langage par exemple.

R. — Oh ! la pensée humaine, comme toute pensée n'a pas de langue ou mieux encore elle possède une langue universelle. Ne soyez pas inquiet de cela, je vous en réponds. Toute pensée, peut parfaitement être connue de n'importe quelle pensée du globe. L'interprétation, du moment que le moyen réussit, ne peut être tronquée ni divisée ; elle ne peut être qu'une chez tous ceux qui la recevront. Je veux dire que la pensée adressée à plusieurs personnes éloignées et ne parlant même pas la même langue, sera toujours comprise dans le même sens. Il est vrai qu'il y aura toujours quelque différence dans les expressions ; cela ne dépendra pas de la

pensée, mais bien de votre moyen conventionnel plus ou moins complet d'exprimer cette pensée.

C'est tout ce que je veux vous dire.

LEBRUN.

Bibliographie.

RAPPORT SUR UNE RÉVOLUTION INCONNUE, par M. Renucci, capitaine en retraite. —
Mai 1872. Paris, Dentu, libraire-éditeur; broch. gr. in-8 de 48 p. — Prix : 55 c.

— La *Révolution inconnue* est, selon M. Renucci, le *Spiritisme*. Pour bien établir sa thèse, il fait le bilan de l'état de la civilisation actuelle; il établit, dans un tableau sommaire, et avec preuves à l'appui, la situation religieuse, philosophique et scientifique.

Selon l'auteur, « la religion chrétienne n'a plus l'empire des âmes et ne gouverne plus les consciences; « le scepticisme envahit même les croyants, et l'effluve morale du Christ... vient pour ainsi dire s'évanouir et mourir après dix-neuf siècles, dans un flot purulent de sentiments grossiers et d'avidités matérielles qui s'élève de cette même civilisation. » Il cite, page 32, un mandement de Mgr le cardinal Gousset, pour le carême de 1865, dans lequel le cardinal-archevêque, pour vouloir trop prouver contre les spirites, vient tout simplement consolider le Spiritisme à l'aide d'arguments qui se retournent contre l'Église.

Dans la situation philosophique, M. Renucci constate, au sujet de l'existence de Dieu et de l'âme, les conclusions auxquelles après deux mille ans de recherches, l'esprit humain a dû s'arrêter; il cite Pythagore, Hegel, Kant, Paul Janet et Caro, et arrive à cette conclusion: « En résumé, la civilisation actuelle est caractérisée par une décadence philosophique et par une décadence religieuse des plus profondes. »

L'auteur s'arrête plus longuement à l'exposition de la situation scientifique; il attaque la philosophie positive et la combat, il fait une charge à fond et sur Littré et sur Auguste Comte.

Les communications spirites, enseignement donné par les Esprits désincarnés, et que M. Renucci nomme *Esprits ultramondains*, ont servi, dit-il, à une foule de publications remarquables, entre autres à celles d'Allan Kardec et de Michel (de Figanière, Var).

Dans un résumé de 3 pages, il rend hommage à la doctrine spirite si rationnelle, dit-il, si complètement détachée du mysticisme

et des faits surnaturels, qu'elle est toujours en accord avec les lois de la nature, sans jamais se mettre au-dessus d'elles ; il reconnaît que l'enseignement moral des livres d'Allan Kardec est pur, élevé, sans formalisme religieux, sans absurdités ; comme celui du Christ, il est dégagé de tout mystère.

Pour M. Renucci, tout en prétendant que cette révélation spirite doit nous ramener à l'unité et détruire les barrières morales entre les peuples, il affirme que le Spiritisme n'est qu'une œuvre d'une portée transitoire, ne renfermant pas une vérité complète et absolue, mais seulement appropriée à notre état d'infériorité actuelle. (Nous ne croyons pas trop nous avancer, en disant que cette opinion n'est pas consacrée par la majorité des spirites.)

A son point de vue, il en est autrement de l'œuvre de l'extatique Louis Michel qui, au lieu de baser sa théorie sur l'enseignement général des Esprits, ne reçoit ses inspirations que de l'*Esprit de vérité*. « C'est le plus grand monument qui existe dans les archives de l'humanité. Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, Kant, Hegel, ne sont que des Esprits de troisième ordre, relativement à l'Esprit qui se révèle dans cette œuvre. Ces grands philosophes sont à cet Esprit, ce que des maîtres d'école de village sont à des professeurs de Sorbonne... Ce système ne peut être compris et apprécié que par des individus doués d'un vrai sens philosophique. »

Selon l'auteur tous les problèmes insolubles ou déclarés tels depuis deux mille ans par l'esprit humain, seraient résolus en principe dans le système vaste et compliqué de Michel, de Figanière : *la Clef de la vie*, etc...

Ajoutons que ces problèmes métaphysiques sont : Qu'est-ce que Dieu ? — Qu'est-ce que l'âme ? — Qu'est-ce que la matière et le monde ? — Quels sont les rapports de Dieu avec le monde ? — Comment l'âme peut-elle avoir des rapports avec la matière ? — Quelle est l'économie du tout et son unité organique et vivante, c'est-à-dire qu'est-ce que l'Être absolu (1) ?

(1) La Librairie spirite possède quelques-uns de ces ouvrages, qu'on ne trouve plus en librairie, 2 volumes in-12, 7 francs *franco*. — Les lecteurs seront juges entre les deux doctrines ; quant à nous, simples ignorants, nous sommes pour la logique, la concision, la clarté du maître Allan Kardec, qui a dit, au sujet de l'œuvre de Michel, la Figanière : « Système étrange de cosmogonie et de théogonie universelles, dicté en état d'extase. Ce livre, écrit au début des manifestations, coïncide, sur certains points, avec la doctrine spirite ; mais, sur le plus grand nombre, il est en contradiction avec les données de la science et l'enseignement général des Esprits. » (Voir, au surplus, l'appréciation du maître dans la *Genèse selon le Spiritisme*, ch. VIII, Nos 4 à 7.)

HOO LIBUSS, HISTOIRE D'UN AUTRE MONDE. — RÉVÉLATION SUR MERCURE.

Ces communications sur Mercure ont été données à un évocateur qui a voulu leur donner la publicité; un médium typtologue-auditif, très remarquable, un être passif, a donné chaque dictée dans l'espace de quinze à vingt minutes. Nous n'avons pas à établir ici si ces curieuses manifestations d'une intelligence invisible sont ou plus ou moins en rapport avec la science; si Mercure est au point de vue des découvertes astronomiques, ou plus ou moins bien placé que la terre pour recevoir l'action des rayons solaires, et mieux disposé pour l'habitabilité. L'évocateur veut appliquer le produit de la vente de cette brochure à une œuvre spirite, et ce sont des idées spirites qu'il cherche à répandre; ces manifestations méritent toute notre sympathie.

Cette intéressante brochure de 65 pages est terminée par les considérations suivantes : « ... En résumé, la possibilité, bien démontrée, d'établir les rapports suivis avec le monde invisible, constitue pour l'humanité terrestre un pas énorme dans la voie du progrès. Les révélations, les enseignements qui nous viennent d'en haut sont destinés dans l'avenir à opérer sur la terre une rénovation complète.

« Aussi affirmons-nous, — et les exemples sont nombreux, — qu'après un examen sérieux, tout homme intelligent, impartial, se rendra bien vite à l'évidence, et que, s'il est doué d'une certaine portée dans l'esprit, il ne tardera pas à reconnaître que cette lumière nouvelle nous apporte, comme conséquence logique, la solution de tous les problèmes sociaux, philosophiques et religieux (1). »

— E. B.

Le Messager, JOURNAL BI-MENSUEL, A LIÈGE, BELGIQUE (1).

Ce journal a paru le 1^{er} juillet 1872; nous avons lu avec intérêt les articles et les dissertations spirites contenus dans les deux premiers numéros, parce qu'ils sont inspirés par le noble désir de défendre notre doctrine bien-aimée, avec les arguments rationnels donnés par le Maître et par nos guides invisibles.

(1) Se trouve à la Librairie spirite, 7, rue de Lille. — 1 fr. 25 franco.

Nous présentons la bienvenue à ce nouvel et bon élément de propagation spirite.

Le programme suivant a été formulé et arrêté par l'association :

« 1° Propagande et instruction ; — 2° Réunion générale des spirites de la province de Liège tous les trois mois. Séance d'étude, conférences, instructions ; — 3° Réunion des délégués de tous les groupes une fois par mois, pour se concerter et travailler à la propagande ; — 4° Une direction de cinq membres est nommée pour développer l'institution, pour mettre l'association en rapports suivis avec les groupes spirites du pays et de l'étranger, pour travailler à l'édition d'un journal spirite, enfin pour diriger le mouvement général dans notre province ; — 5° Création d'une bibliothèque. »

Voilà une œuvre que la société anonyme est heureuse de propager.

PETITE CORRESPONDANCE.

Madame Adelina N. Comtesse Wd. Nous avons reçu votre lettre, mais non vos deux livres.

ERRATA POUR LA *Revue* DE JUILLET 1872

Page 198, ligne 39, au lieu de : *Garanti*, lisez : *Une garantie*.

Page 200, ligne 23, au lieu de : *Des petits coups*, lisez : *De petits coups*.

Page 201, ligne 33, au lieu de : *Parvenus*, lisez : *Parvenu*.

Page 205, ligne 12, au lieu de : *Ses descendants*, lisez : *Les descendants*.

Page 205, ligne 16, au lieu de : *Ce rôle*, lisez : *Le rôle*.

(1) La librairie spirite, 7, rue de Lille, fait les abonnements pour le *Message*.

Pour le Comité d'administration. — Le Secrétaire-gérant : P. G. LEYMARIE.